

Séries longues, histoire longue

In: Genèses, 9, 1992. Conservatisme, libéralisme, socialisme. pp. 102-106.

Citer ce document / Cite this document :

Lepetit Bernard. Séries longues, histoire longue. In: Genèses, 9, 1992. Conservatisme, libéralisme, socialisme. pp. 102-106.

doi : 10.3406/genes.1992.1141

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_9_1_1141

Séries longues, histoire longue

Bernard Lepetit



1. J. Marczewski, «Histoire quantitative, But et méthodes», J.C. Toutain, «Le produit de l'agriculture française de 1700 à 1958 : estimation du produit au XVIII^e siècle» (N. 115, série AF, juillet 1961), *Cahier de l'ISEA* 44, 224 p.) J.C. Toutain, «Le produit de l'agriculture française de 1700 à 1958» (supplément au même cahier). P. Chaunu, «Histoire quantitative ou histoire sérielle», *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1964, 3, p. 165-176. P. Vilar, «Pour une meilleure compréhension entre économistes et historiens. Histoire quantitative ou économétrie rétrospective ?», *Revue Historique*, 1965, p. 293-312. E. Le Roy Ladurie, «Les comptes fantastiques de Grégory King», *Annales E.S.C.*, 1968, P. 1086-1102.
2. J.Y. Grenier et B. Lepetit, «L'expérience historique. A propos de C.E. Labrousse», *Annales E.S.C.*, 1989, p. 1337-1360.
3. A. Daumard, «Une référence pour l'étude des sociétés urbaines au XVIII^e et XIX^e siècles. Projet de code socio-professionnel», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1963, p. 676-693.
4. O. Marchand et Cl. Thélot, *Deux siècles de travail en France. Population active et structure sociale, durée et productivité du travail*, Paris, 1991. A. Desrosières, «Séries longues et conventions d'équivalence», O. Marchand et Cl. Thélot, «Pour une statistique historique», *Courrier des statistiques*, 57, 1991, p. 57-62.
5. M. Lévy-Leboyer et F. Bourguignon, *L'économie française au XIX^e siècle. Analyse macro-économique*, Paris, Économica, 1985, constitue l'exemple récent le plus abouti. A. Straus, «Économétrie et histoire économique : la France au XIX^e siècle», *Annales E.S.C.*, 1988, p. 55-71, en fournit une analyse dans laquelle la question de l'unité de la période est abordée.
6. J.-C. Perrot, *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIII^e siècle*, Paris, Mouton, 1975 fournit, à propos de la question urbaine, l'une des démonstrations les plus abouties.

En 1961 paraissaient les deux premiers volumes de *l'Histoire quantitative de l'Économie française*. Ce vaste projet, engagé sous la direction de Jean Marczewski, se proposait de fournir, depuis le début du XVIII^e siècle, les éléments chiffrés d'une comptabilité nationale rétrospective rangés selon les cadres retenus pour la seconde moitié du XX^e siècle. Dans les années suivantes, les meilleures plumes parmi les historiens de l'économie élevaient contre cette entreprise un rempart de critiques¹. Trois arguments en formaient l'ossature : le caractère fautif des sources utilisées, le non-respect de la méthode historique d'analyse des documents, la disparition dans les tableaux de comptage de l'homme dans la totalité de son expérience. Critique instrumentée des sources, attention à la réalité de la vie des hommes, souci des répercussions sociales et politiques des phénomènes économiques constatés : l'histoire économique telle qu'elle se pratiquait après s'être rangée sous la bannière d'un Ernest Labrousse revu et corrigé définissait par différence ses manières de faire et opposait l'histoire sérielle à ce qu'elle nommait «l'économétrie rétrospective»². Dans le débat, l'anachronisme des catégories n'était pas en cause : au même moment, le même courant historiographique élaborait des grilles d'analyse des sociétés d'Ancien Régime décalquées des catégories modernes de l'INSEE³.

Le déplacement du front argumentaire signale que l'époque dont on vient d'évoquer le souvenir est révolue. Mieux prévenus et davantage armés, les chercheurs en sciences sociales qui s'aventurent sur le territoire de l'historien s'approvisionnent maintenant à des publications moins suspectes ou appliquent les règles, au demeurant bien élémentaires, de la critique des sources. L'argument opposé aux tentatives de reconstruction, dans la longue durée, de séries économiques, est différent. Il repose sur le fait que l'hétérogénéité des pratiques sociales et celle des

conventions statistiques qui les donnent à voir augmentent avec la longueur de la période d'observation. La critique est bien plus radicale. Se borner à dénoncer, (comme dans les années soixante) le préalable à la reconstitution, c'est sauver le projet : le recours à une documentation meilleure et plus soigneusement établie permettrait d'aboutir. C'est maintenant la légitimité même de l'opération qui est niée, parce que trop étrangère à l'expérience historiquement changeante des acteurs sociaux. Faute de pouvoir trouver, d'une période à l'autre de la longue durée, des solutions satisfaisantes à la question des conventions d'équivalence entre des expériences sociales passées différentes, toute ambition de présenter des séries homogènes continues devrait être abandonnée.

Sur ces bases, le clivage entre partisans et adversaires de la quantification de longue durée ne recouvre plus les appartenances disciplinaires. Le débat publié par le *Courrier des Statistiques* à propos du livre de Marchand et Thélot, *Deux siècles de travail en France*, manifeste sans trop de circonlocutions les divergences d'attitude des statisticiens⁴. Dans le même temps, même s'ils sont moins nombreux que par le passé et s'ils font souvent équipe avec des économistes, des historiens continuent d'élaborer des séries longues, sans d'ailleurs véritablement que leur approche fasse recette ou que leurs propositions soient discutées⁵. Comme souvent, l'histoire progresse à la manière de l'agriculture sur brûlis : aujourd'hui, il y aurait plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et les représentations anciennes des catégories actives mériteraient plus d'attention que les modalités de la mesure de l'emploi ou de la productivité dans le passé. Parce qu'il me semble, tout au contraire, que la constitution de séries longues pose de manière emblématique les questions auxquelles la méthode historique est confrontée, je voudrais plaider l'inverse.

Avec d'autres mots, c'est un procès en anachronisme qu'on croit pouvoir instruire contre Marchand et Thélot. En estimant la population active des années 1800 à 1950 en projetant en arrière nos concepts d'aujourd'hui, les deux statisticiens introduisent un double système d'écarts : entre les conventions de mesure récentes et anciennes d'une part, entre la mesure indiquée et la chose mesurée de l'autre. Trop loin de l'expérience des acteurs, les chiffres des statisticiens laisseraient échapper des pans importants de la réalité. Leur situation pourtant n'est pas originale ; l'anachronisme est inhérent au métier d'historien. Sauf à constituer les représentations anciennes à la fois en fin et en moyen de son discours, le chercheur importe dans le passé des catégories qui sont étrangères à celui-ci. Il n'y a pas d'explication de document sans distance intellectuelle et, même si certains le croient encore, les historiens ne sont jamais dans la position de Pierre Ménard, ce personnage de Borgès qui ambitionnait de réécrire le Quichotte. L'analyse historique joue d'une distance herméneutique et se fonde sur le système de tension qu'elle organise entre les représentations d'hier et celles d'aujourd'hui⁶. Dans le livre de Marchand et Thélot, cette distance n'est pas un point d'appui, mais se trouve au contraire réduite à néant. Cela pose un problème, que je n'entends pas examiner ici, mais cela présente un avantage : celui de pousser aux extrêmes une situation courante. Car enfin l'analyse dans la longue durée de la Méditerranée n'est pas différente dans son principe de l'étude bi-séculaire de la population active : elle suppose sans trop en discuter soit l'existence d'un objet si l'on tient pour le réalisme historique, soit l'efficacité d'une catégorie si l'on préfère l'utilitarisme. D'ailleurs, il ne faudrait pas chercher trop longtemps dans la production historique récente pour trouver des manières de faire très semblables à celle que Marchand et Thélot mettent en œuvre. Le beau livre que Denys Lombard vient de consacrer au carrefour

javanais, par exemple, donne explicitement à lire le passé en fonction du présent. Développant une métaphore géologique, il entend présenter les différentes strates de la civilisation javanaise d'aujourd'hui «dans l'ordre même où elles affleurent : d'abord celle qui marque l'occidentalisation, la plus récente ; puis celle qui s'est formée au double contact de l'Islam et de la Chine ; celle enfin qu'imprègne la culture indienne et qui reflète sous nos yeux encore le lointain souvenir des premiers grands royaumes agraires⁷». Les composantes de la culture javanaise actuelle sont sélectionnées et sont analysées depuis leur plus ancien passé connaissable (au V^e siècle, dans notre comput) jusqu'au présent le plus actuel. Marchand et Thélot ne font pas autre chose.

L'utilité de leur travail est de permettre, du fait de ses caractères d'épure, de mieux saisir les implications de l'opération. La principale est sans doute la clôture de l'analyse sur elle-même. On ne le montrera que sur un point, qui a valeur d'indice : la correction des données. Au moment où l'histoire sérielle constituait le modèle de la scientificité historique, la notion de «biais» appliquée aux sources appartenait au vocabulaire courant des chercheurs. Les registres d'entrée des ports étaient biaisés parce que le trafic de la contrebande échappait au comptage, et les registres paroissiaux parce que tous les baptêmes n'y figuraient pas soit par la négligence du curé, soit car la naissance avait eu lieu dans une autre paroisse. Corriger la série revenait à évaluer les données manquantes de manière à combler le déficit qui séparait la source du phénomène à étudier. La cohérence était recherchée avec une réalité extérieure à la fois au document et à l'analyse historique qui s'efforçait de la donner à voir. Contre cette cohérence qu'on pourrait dire transversale ou synchrone, les reconstructions a posteriori de Marchand et Thélot établissent une cohérence longitudinale ou diachronique. Les données des recensements successifs doivent être corrigées



7. D. Lombard, *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

non parce que ceux-ci fournissent du monde une image inexacte, mais parce que les conventions de comptage sur lesquelles ils reposent sont hétérogènes et doivent être uniformisées. Ainsi, tout se joue à l'intérieur d'un système constitué par une documentation organisée, un principe analytique et des règles de commutation, sans que rien au-delà ne soit explicitement visé. Deux conséquences s'ensuivent qui touchent à la manière dont la recherche s'offre à l'analyse critique, et au statut de ses résultats.

Sauf, on l'a vu, à récuser toute l'entreprise, les critères pertinents de vérification de la recherche sont nécessairement des critères internes, qui portent sur l'opération de commutation entre les systèmes successifs de rangement des données, et sur la qualité de l'application du principe analytique fondamental. Sur ce dernier point, d'ailleurs, l'étude de Marchand et Thélot pêche. Ce sont en fait plusieurs bases différentes de calcul qui sont appliquées : actifs agricoles et non agricoles sont estimés dans les conventions actuelles : le partage entre industrie et services est effectué selon la nomenclature d'activités de 1973 depuis 1946, selon celle de 1896 de 1806 à 1936 ; la population en âge de travailler est évaluée depuis le début du XIX^e siècle selon les conventions du moment du recensement ; les positions sociales retenues sont fondées sur les critères les plus discriminants dans la société française des XIX^e et XX^e siècles prise comme un ensemble. On ne peut apprécier les conséquences, pour les mesures fournies, de ce que l'optique est différemment accommodée selon les données. On pourrait peut-être en tirer, par contre, les indications sur l'historicité variable que les auteurs accordent implicitement à chacune de ces catégories, mais ce n'est pas mon propos. Quant aux critères d'appréciation de la validité de l'entreprise, il faut moins les chercher dans le registre de la vérité, entendue dans son sens commun d'adéquation d'une connaissance au réel, mais du côté de l'utilité. L'acceptabilité d'une mesure, on le sait, est liée à l'usage qu'on veut en faire.

Toute l'opération menée par Marchand et Thélot prend sens par rapport à sa finalité, qui me paraît être de relativiser la crise économique que connaît actuellement la France. Replacée dans le temps long, la rupture de 1974 n'en est plus une : tous les indicateurs d'activité permettent d'affirmer que «les dernières décennies se distinguent, ensemble, du reste de notre histoire». L'élaboration de séries homogènes relève bien, ici du «service public».

Cette conclusion est parfaitement conforme au projet intellectuel du livre, et permet de préciser le statut de ses résultats. Toute appréciation d'un savoir positif (l'évolution des actifs agricoles, de la durée du travail, de la productivité, et débute implicitement par ces mots : «mesuré à l'aune de la situation d'aujourd'hui». Cela me paraît entraîner que les conditions de décontextualisation de ces appréciations sont très contraignantes. Aucune ne peut être rapprochée d'autres conclusions élaborées selon des principes différentes. En toute rigueur, on ne peut, par exemple, croiser le nombre d'actifs dans l'industrie en 1861 estimé par Marchand et Thélot avec la valeur ajoutée industrielle telle qu'elle est mesurée dans l'enquête effectuée dans les années 1861-1865 et publiée en 1873 par la Statistique Générale de la France. Mieux même, il est possible que les comparaisons partielles entre les données élaborées pour *Deux siècles de travail en France* n'aient pas grand sens. Que signifie comparer la situation de 1856 à celle de 1806 au vu d'une configuration de 1990 qu'elles ne comprenaient nécessairement ni l'une ni l'autre ? Connaissant l'historicité des expériences sociales du travail productif, l'effet de l'opération de commutation est différent aux deux dates. Parce qu'elles perdent tout véritable référent dans la synchronie, les données successives n'en conservent plus qu'un qui s'établit diachroniquement, par rapport au seul système de convention qui leur sert de base. Seules les courbes d'ensemble ont un sens, qu'elles tirent de la cohérence que leur donne leur

point d'arrivée. De la même façon, me semble-t-il, on ne trouverait dans le livre de Denys Lombard ni le tableau de Java au XIII^e siècle, ni celui de l'évolution de l'île jusqu'à l'arrivée des Européens. C'est à partir du point d'observation que s'organise le paysage, et l'unicité du point de vue ne suffit pas, comme Marchand et Thélot font mine de le croire dans leur réponse à Desrosières, à placer à une distance qui rende le relativisme inoffensif. Il suffit d'ajouter cinquante ans à une série chronologique pour changer la signification de ses éléments et l'emplacement des césures temporelles.

Jusqu'à une date récente, les historiens s'accommodaient de prétendre à la fois inventer dans le présent leurs problèmes et trouver dans le passé leurs objets : l'ancrage réaliste de leurs études était à ce prix. Aujourd'hui, ils entendent non seulement rendre intelligible mais aussi construire leur objet au travers des procédures analytiques dont leur recherche et leur écriture sont faites. La formule de Lucien Febvre, «l'histoire est fille de son temps», s'en trouve radicalisée⁸. Mais cette capacité créatrice apparemment accrue a son prix. On sait maintenant qu'il ne suffira pas d'ajouter, dans quelque secteur de la recherche que ce soit, quelques monographies supplémentaires à celles qui existent déjà pour aboutir. Sauf à être inscrite dans un improbable plan d'ensemble pré-déterminé, la recherche est à reprendre à chaque fois à nouveaux frais. L'incertitude en résulte quant aux procédures de généralisation et à la cumulative des résultats. La situation des manuels, destinés à transmettre le savoir constitué par la recherche, en est par exemple un symptôme. Parce qu'on n'a pas encore su mettre en œuvre un principe simple de réagencement d'éléments de connaissance peu séparables de leurs procédures d'élaboration, on ne renouvelle pas les ouvrages publiés voici vingt ans, riches du savoir positif accumulé dans les années soixante. Une mutation historiographique n'aura eu lieu que lorsqu'ils auront été remplacés.



8. B. Lepetit et J. Revel, «L'expérimentation contre l'arbitraire», *Annales E.S.C.* 1992, p. 261-265.